

Soirée de rencontre et d'échanges avec Raphaël BUYSE le 9 octobre 2025

Je vous partage d'abord quelques petites choses, et puis on échangera.

Je suis prêtre du diocèse de Lille. Je suis prêtre depuis 40 ans. J'ai fêté mes 40 ans l'année passée, avec quelques amis. J'ai eu la chance, pendant des années, de pouvoir vivre des missions intéressantes. Je rends grâce à Dieu pour les évêques qui m'ont permis de vivre ces choses librement, autant Gérard Defois que Laurent Ulrich. C'étaient vraiment des belles années. Et cette liberté, qu'ils m'ont laissée, de chercher, d'inventer des choses avec d'autres, ça a sûrement construit une certaine façon d'être prêtre, que j'essaie de déployer le moins mal possible.

Pour situer un peu l'oiseau, je suis aussi très marqué par la pensée de Madeleine Delbrel. C'est une femme que je n'ai pas connue : elle est décédée en 1964, j'étais alors un petit garçon. Mais je l'ai découverte, par hasard, lorsque j'étais au Carmel de la Paix à Mazille, (je ne sais pas si vous connaissez ce lieu : un beau Carmel qui vaut le coup d'être découvert). J'ai passé quelques jours là-bas, j'étais parti sans livre et il y avait, dans la chambre où j'étais, *La Joie de Croire*, qui a été, pendant des années, un best-seller des communautés religieuses, des presbytères... J'ai donc lu ce livre de Madeleine que je ne connaissais pas du tout. Et vraiment, il s'est passé quelque chose de très étrange: en lisant les écrits de Madeleine, j'ai lu ce que j'avais envie de vivre. C'est quelque chose, dans une vie, de découvrir qu'un autre vous révèle ce que vous êtes vraiment ! J'ai rencontré Madeleine, j'ai découvert Madeleine il y a à peu près 35 ans et je continue à vivre avec elle...

Trois grandes questions existentielles

La première question, c'est quand on regarde la création, quand on regarde la nature, quand on regarde le cosmos, quand on regarde l'infiniment grand, quand on voit la grandeur et la profondeur de la vie humaine. Et quand on regarde aussi l'infiniment petit, on se dit : «**Mais, Dieu, c'est qui ?...** » Moi, c'est une question qui m'habite beaucoup. Bien sûr, on m'a appris que Dieu est pur esprit. Mais concrètement, Dieu, c'est qui ? C'est une première grande question.

Une deuxième question qui vient aussitôt après, c'est : « **L'homme, finalement, c'est quoi ? C'est qui, l'homme ?** » Quand on voit de quoi il est capable, du meilleur et du pire (les exemples sont nombreux en ce moment..), quand on voit la violence dont l'homme est capable, et en même temps, quand on voit l'amour dont l'homme est capable, la charité dont l'homme est capable, on s'interroge : « C'est quoi, l'homme ? C'est qui, l'homme ? »

Et la troisième question existentielle, c'est: « Qu'est-ce qu'on mange dimanche prochain? » Mais cette troisième question, c'est facile d'y répondre. Une fois qu'on a répondu à celle-là, il faut quand même se coltiner les deux premières !

Je pense qu'on n'a jamais fini de chercher qui est Dieu. Et si un jour, quelqu'un nous dit : « Dieu, c'est ça », alors c'est sûr qu'on lui a mal expliqué. Il sera toujours au-delà de tout ce qu'on peut penser.

Le silence de Dieu

J'ai eu la chance, il y a presque dix ans maintenant, de pouvoir faire un break et de quitter mon diocèse pendant une année. Il faut dire que j'ai été vicaire épiscopal pendant une quinzaine d'années, chargé de la pastorale des jeunes et de la pastorale de l'enseignement. Et puis, avec quelques-uns, on a démarré une communauté, qui s'appelle la Fraternité Diocésaine des Parvis et qui est marquée par la spiritualité de Madeleine Delbrel. Pendant toutes ces années, j'ai vécu vraiment comme un excité.

Je courais de rencontre en rencontre ; je me passionnais pour ce que je faisais. Mais au bout de ces quinze années de responsabilités, je me suis dit: « il faut que tu fasses attention, Raphaël, parce qu'il ne faudrait pas que tu attrapes la grosse tête, il ne faudrait pas que tu sois l'homme indispensable ».

J'ai proposé à mon évêque, ou plus exactement je lui ai demandé l'autorisation, comme on dit dans notre jargon, de pouvoir m'absenter pendant une année. Et ça m'a permis d'aller goûter quelque chose de la vie monastique. Parce que, depuis mes 17-18 ans, j'ai toujours été touché par la vie monastique, j'ai été intrigué par ces hommes, ces femmes qui choisissent, comme ça, d'aller dans le silence, d'avoir une vie simple et pauvre, une vie communautaire. Ça m'a toujours attiré.

Je m'étais dit : « Peut-être que ça serait intéressant, dans une deuxième étape de ta vie, de devenir moine » Je me suis vraiment posé la question. Et j'ai découvert un petit monastère qui se trouve entre Bruxelles et Namur, à Louvain-la-Neuve, précisément à Ottignies : le petit monastère de Clerlande, qui a été fondé par un gros monastère bénédictin de Bruges. C'était des moines qui, dans les années septante, comme on dit là-bas, dans les années soixante-dix, avaient choisi de vivre un monachisme un peu différent. Au lieu de faire du fromage ou de faire de la bière, l'un était chauffeur de taxi, un autre prof à l'université, un autre médecin, un autre encore faisait du ménage. Cette forme de traduction contemporaine de la règle de Saint-Benoît, ça m'attirait bien.

Je m'étais donc dit: « Peut-être que ça serait quelque chose d'intéressant à vivre... ». L'évêque m'a dit : « Vas y, si tu veux, mais reviens ». En fait, je suis parti avec l'idée de ne peut-être pas revenir... Et je suis parti avec l'idée complètement naïve que, pendant cette année vécue avec des moines qui m'ont vraiment reçu comme un frère, Dieu me parlerait, que tous les matins je me réveillerais avec des psaumes qui me feraient du bien, que l'Evangile me toucherait le cœur, et que, le soir, je m'endormirais dans la douce conscience d'être aimé du Seigneur Jésus. Mais il ne s'est rien passé. Je me suis ennuyé, pendant une année, vraiment... Je ne vais pas dire que je me suis ennuyé à mourir parce que, sinon, je ne serais pas là ...mais je me suis ennuyé, parce qu'il ne s'est rien passé...

Grand, grand, grand silence de Dieu. C'est quelque chose dans une vie, ça !

Ce Dieu, je croyais l'avoir trouvé. Et finalement, je me suis aperçu à Clerlande qu'il était infiniment silencieux. Je ne suis pas remis de ça et je ne m'en remets toujours pas. Je continue de croire que Dieu est infiniment silencieux. Je me souviens - je l'ai écrit dans *Autrement, Dieu* - que j'allais dans un petit bois qui s'appelait le Bois des rêves, juste à côté du monastère. J'y allais et je criais vraiment : « Mais Dieu, où es-Tu ? Où es-Tu ? Où es-Tu ? » Et il y avait comme un écho qui me disait: « Es-tu ? Es-tu ? Es-tu ? ... ». C'était un peu comme si Dieu me disait : « Ecoute, tu me cherches, mais ce n'est peut-être pas ça le principal. Est-ce que tu t'acceptes de te trouver toi ? Est-ce que, toi-même, tu es quelqu'un ? Est-ce que tu es un homme ? ». Cette question, c'est une question vertigineuse, parce qu'il paraît que nous, les prêtres, on a donné toute notre vie. On dit ça... il y a des formules un peu... légères ! On aurait donné toute notre vie... En fait, on donne ce qu'on peut, au jour le jour... Et alors, quand on a, comme on dit, donné sa vie à Dieu et que Dieu se tait, c'est un vertige...c'est vraiment un vertige ! Je ne suis pas remis de ça. Et je me suis dit: « Qu'est-ce que tu fais ? Tu sombres ? ou tu marches ? Ou tu meurs ou tu marches...». J'ai décidé de continuer de marcher.

Alors, à défaut d'entendre Dieu qui me disait des choses, je me suis dit... je vais tâcher de redécouvrir un peu l'Evangile. L'Evangile, c'était pour moi quelque chose qui me marquait depuis longtemps. J'avais été élève dans une bonne école catholique, tenue par des prêtres, respectueux. Je me souviens que, quand j'étais en quatrième, il y avait un prêtre qu'on appelait Bidasse. Tout un programme....Qu'on appelle un prêtre Bidasse, ça en dit long sur le caractère du bonhomme !

Bidasse nous faisait des cours de religion, tous les mercredis matins. Et la pédagogie catéchétique de Bidasse, c'était de nous faire apprendre par cœur l'Évangile. Vraiment par cœur l'Évangile.

Je me souviens que, le mercredi matin (ça reste dans ma mémoire et quand j'en parle, je suis encore un peu touché par ça), le mercredi matin donc, à huit heures, on avait cours de religion et il appelait les gens au tableau : « Buyse, au tableau ». Tout le monde se cachait les yeux derrière la main. On pense toujours que quand on fait ça, on n'est pas vu ! Mais il fallait aller au tableau et il fallait déclamer, devant tous les autres, l'Évangile qu'on avait appris par cœur. Et si jamais on n'avait pas bien su redire le texte, il fallait l'écrire dix fois. Quelle pédagogie catéchétique magnifique ! Je lui en ai voulu, parce que j'étais un garçon très timide (je suis encore timide, mais je me soigne...). Vraiment, j'ai des mauvais souvenirs de ça et j'en ai voulu, pendant longtemps, à cet homme de la brutalité de sa catéchèse. En fait, ce n'était pas une catéchèse, plutôt un cours de religion.

L'humanité de Jésus

Quand j'étais à Clerlande, je me suis souvenu de ça. J'ai essayé de retrouver l'Évangile que j'avais appris, parce qu'on garde toujours des bribes. J'ai redécouvert l'Évangile à ce moment-là. Et pour moi, cette redécouverte a été un passage vraiment très fort. Ce qui m'est alors apparu, c'est avant tout la profonde humanité de Jésus.

Ce qui me touche vraiment, c'est ça, c'est d'abord ça. Ce n'est pas d'abord que Jésus soit Dieu, ce que je crois. Mais ce qui me touche d'abord profondément, c'est cette extrême humanité, qui laisse deviner quelque chose de ce Dieu que je croyais avoir trouvé. Peut-être que Dieu a un visage beaucoup plus humain que tout ce qu'on m'avait appris. Et puis, quand j'étais à Clerlande, j'ai également relu d'autres écrits. J'ai découvert des gens comme Maître Eckhart, j'ai découvert Angelus Silesius, j'ai découvert un peu aussi les écrits de Kabir, Maitre Soufi...

Tout cela m'a touché, et particulièrement une parole d'Angelus Silesius qui dit : « Tu cherches le ciel, mais le ciel, il est en toi ». Peut-être était-ce sa façon de traduire la phrase que Jésus dit souvent à ceux et celles qu'il rencontre : « Le royaume de Dieu s'est approché de vous »; ou encore ce qu'il dit à ses disciples qu'il envoie : « Quand vous allez quelque part, ne vous chargez pas. Entrez dans une maison et dites : 'paix à cette maison'; et si on ne veut pas vous recevoir, dites : 'ce n'est pas grave, on laisse même la poussière qui est sur nos chaussures, mais sachez que le Royaume de Dieu est tout proche de vous' ».

Aujourd'hui, ce qui m'habite profondément, c'est cette humanité de Jésus.

Finalement, je ne suis pas resté à Clerlande, et je suis content de ne pas y être resté parce que le monastère est en train de fermer, les moines sont désormais si âgés qu'il n'y a pas de renouvellement... Je suis donc rentré dans mon diocèse et je me suis mis à écrire le livre *Autrement Dieu*, qui était au départ pour moi une espèce de livre thérapeutique. Il fallait que je mette des mots sur ce que j'avais vécu et qui avait été vraiment profondément bouleversant. J'ai écrit, au début de ce livre, que Dieu n'était plus la question première de mes matins. Je ne me lève plus le matin en pensant au bon Dieu. Pour un prêtre, ce n'est peut-être pas correct, mais en tous cas, je ne me lève pas le matin en pensant au bon Dieu. J'essaie simplement d'être Raphaël et j'essaie, tout au long de ma journée, d'être Raphaël le mieux possible. Quand j'ai écrit ça, mon évêque a eu la mitre qui a commencé à trembler et il s'est inquiété de savoir si j'avais encore la foi ; mais je lui ai dit « Oui, j'ai la foi, sinon je ne serais pas là ». Si je n'avais plus la foi, il y a longtemps que je serais parti ; je ne vais pas faire semblant d'avoir la foi ; mais ma foi a sûrement été déshabillée de ce que je croyais.

Déshabillé

Aujourd'hui, je suis, depuis quelques années, un homme « déshabillé ». Ce que je croyais de Dieu n'est plus là. Je continue à croire en Lui, c'est ça qui est étrange, mais ce Dieu que je croyais avoir trouvé, je sais aujourd'hui que c'est en fait le Grand Silencieux. Alors, il ne me reste qu'une chose, c'est de m'attacher au Christ. Ce qui tient ma vie aujourd'hui, c'est clair que c'est la personne de Jésus, qui est devenu pour moi un maître en humanité. Ce n'est pas une situation confortable, parce que j'ai le sentiment (je vous dis des choses comme ça, ce n'est pas simple de vous parler de tout ça), j'ai vraiment le sentiment aujourd'hui d'avoir été déshabillé de ce que je croyais, et d'avancer tout nu dans une foule de croyants chaudement habillés. Je vous assure, c'est vraiment le sentiment que j'ai aujourd'hui.

Moi, je suis un homme tout nu, et je vois autour de moi une Eglise, avec des gens qui ont des vêtements chauds et avancent dans les rues, et me disent : « Mais, va te rhabiller. C'est indécent d'être tout nu comme ça ; tu n'as pas le droit ; ça va choquer les petits. Si tu dis ta fragilité, si tu dis ta nudité, si tu dis ce Dieu si absent, si tu dis que ce que tu as appris n'est plus une évidence aujourd'hui, tu vas choquer les gens ».

Il y a trois-quatre ans, au moment du Covid, j'ai fait une expérience qui était un peu rude. À Lille, on organise un pèlerinage diocésain à Lourdes ; c'est une immense entreprise : 4000 pèlerins qui partent ensemble, neuf trains, neuf TGV complets. Une armée qui se déplace. Et voilà que le Covid arrive, donc Lourdes ferme les robinets. On ne va plus à Lourdes. On annonce que le pèlerinage est, cette année-là, annulé. Les responsables de l'hospitalité me disent : « Raphaël, est-ce que tu pourrais écrire une lettre pour les 4000 pèlerins ? » « Volontiers, je vais écrire une lettre ». Dans cette lettre, j'ai écrit en substance : « C'est très dommage qu'on ne parte pas à Lourdes, parce que c'est une belle expérience; c'est magnifique ce qui se passe à Lourdes, moi je suis un fan de Lourdes, il y a une charité en œuvre qui est magnifique...magnifique ! Donc, oui, c'est vraiment dommage qu'on ne puisse pas y aller, parce qu'il y a ce foutu Covid. Mais il faut qu'on prie; il faut qu'on prie, non pas pour demander à la Sainte Vierge de faire disparaître le Covid, parce que la Sainte Vierge elle ne sait pas faire ça. La Sainte Vierge n'a pas pouvoir sur les virus. Non, ce n'est pas la peine de prier la Sainte Vierge pour qu'elle fasse disparaître le virus. Mais ce qui est peut-être important, c'est de demander au Seigneur d'éveiller en nous le sens de la fraternité, le sens de la justice, de nous donner le goût de veiller à ces personnes qui restent seules à la maison, de faire en sorte qu'on se téléphone, qu'on garde du lien ». Donc j'ai écrit ma lettre et je l'ai envoyée aux responsables. Ils m'ont dit : « Ecoute, on ne peut pas faire passer ça. Tu es en train de troubler les gens en disant que la Sainte Vierge ne peut rien faire contre les virus » Pour moi, ça a été un coup ; c'est là que j'ai senti qu'être déshabillé, ça ne se faisait pas.

Il y a des gens qui me disent : « Tu n'as qu'à te rhabiller, qu'à faire une bonne retraite. Une bonne retraite, ça va te requinquer ». Mais je n'ai pas envie de m'habiller avec les habits d'un autre et je trouve qu'aujourd'hui, c'est important d'être des croyants libres et d'oser dire ce que nous croyons, ce que nous ne savons plus croire. D'oser dire les « in-évidences » de Dieu.

Redécouvrir le balbutiement

L'Église me passionne, vraiment. Je suis un passionné de l'Église; j'aime beaucoup l'Église dans ce qu'elle pourrait devenir. Mais je pense que l'urgence aujourd'hui, dans l'Eglise, est de redécouvrir le balbutiement. De redécouvrir le balbutiement et de sortir d'une Église de l'alignement, sortir d'une Eglise dans laquelle il faut s'aligner, comme sur un questionnaire dont on doit cocher les cases.

« Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre, et en son Fils unique, Jésus-Christ.... ».

A chaque affirmation, on coche. Et si à la fin, on a coché toutes les cases, alors on est croyant. Mais zut, ce n'est pas ça la foi ! La foi, ce n'est pas un alignement sur un Credo qui a été prononcé en 325... Le texte du symbole de Nicée est magnifique. Moi, j'aime bien le dire, mais à condition de dire tout de suite que cette expression de la foi a été écrite à cette époque-là, dans une culture particulière qui n'est plus la nôtre. Et que si on écoute ce credo-là et si on prononce ce Credo-là, il faut, dans le même temps, risquer une parole contemporaine. Il faut qu'on essaye de dire Dieu avec les mots d'aujourd'hui et qu'on ne soit pas dans un alignement à une pensée unique. Si l'Eglise, c'est ça, c'est terriblement frustrant et c'est terriblement triste. Donc pour moi, le Credo, c'est quelque chose qui s'affirme.

Jésus demande à ses disciples : « Pour vous, qui suis-je ? »

Comme croyant déshabillé, je n'ai pas envie de me réfugier dans un ghetto de naturistes. Je n'ai pas envie de vivre dans une Eglise de naturistes. J'ai envie de vivre avec les autres, à condition qu'on puisse parler, qu'on puisse chercher.

J'ai l'impression que ce balbutiement, il est comme déjà évoqué dans l'Evangile. Il y a un récit, qui me touche beaucoup tous ces temps-ci, c'est le récit de la confession à Césarée de Philippe.

Jésus a marché pendant quelques mois, quelques années avec ses disciples et, un beau jour, ils arrivent à Césarée de Philippe. Et Jésus dit à ses disciples : « Qui suis-je ? ». Quand Il leur pose cette question, ils sont sidérés. Ils se regardent et vont chercher une réponse dans le regard des autres. Moi, j'ai longtemps pensé que Jésus avait déjà la bonne réponse, j'ai longtemps pensé que cette confession des disciples à Césarée de Philippe, c'était comme l'examen final de catéchisme pour ses disciples, mais que, Lui, Il savait déjà qui Il était.

Plus j'avance, plus j'ai l'impression que Lui-même ne savait en fait pas qui Il était, et qu'il a eu besoin que les autres viennent lui dire « Mais tu es le Christ ! ». J'ai l'impression qu'il avait comme besoin d'une parole balbutiée par ses disciples pour le devenir vraiment. Alors désormais, je ne dis plus que Jésus savait qui Il était.

La vie de Jésus, c'est d'être fils et d'être frère

Je crois vraiment que, quand Jésus fait l'expérience du baptême, quand Il plonge dans l'eau du baptême avec les autres, il n'y a pas une séquence spéciale de baptême pour Lui. Il plonge dans l'eau, en même temps que tous les gens de Galilée et de Judée. Quand Il plonge dans l'eau du Jourdain, il y a sûrement quelque chose qui se révèle à lui ; **il y a une expérience mystique**, je pense qu'on peut dire ce mot-là. Dans l'eau du Jourdain, il se sent rafraîchi, il prend conscience que sa vie toute entière est aussi rafraîchie. Et donc que la vie n'est pas faite pour être une vie brûlante. On n'est pas fait pour avoir des vies brûlées. On est fait pour une vie fraîche...

Quand Il est dans l'eau du Jourdain, comme tous ces hommes et ces femmes qui venaient au bord du Jourdain (il faut être clair, quand les gens arrivaient sur les bords du Jourdain, ils n'arrivaient pas en procession avec les mains jointes; ça, c'est bon pour les tableaux, c'est bon pour l'iconographie...) tous ces gens qui venaient de Jérusalem et de Judée, ils arrivaient parce qu'ils en avaient marre. Ils venaient parce qu'ils en avaient marre. Ils en avaient marre d'être écrasés par l'occupant romain à Jérusalem et ils rêvaient d'autre chose.

Ils étaient juifs. Leurs pères avaient marché, pendant des années et des années, pour obtenir une terre promise, une terre de liberté. Ils s'étaient enfuis, des siècles avant, de la terre d'Egypte et c'était pour retomber sous le joug des Romains.

C'était ça la vie ? Ces gens, ils en avaient marre de la situation politique. Et puis ils en avaient marre aussi de ce qu'il se passait au Temple de Jérusalem. Parce que c'était quoi au Temple de Jérusalem ? C'était une cour religieuse qui pavannait et qui faisait porter sur les petits des lois, des règles, des principes qu'eux-mêmes n'étaient pas capables de supporter. Ils n'étaient même pas capables de vivre ce qu'ils demandaient. Et Jésus, Lui, Il était féroce avec ça. Et donc tous ces gens, ils en avaient marre de cette situation politique et religieuse de Jérusalem.

Ils avaient entendu parler de ce Jean-Baptiste, qui en avait eu marre avant eux. Jean-Baptiste ce n'est pas un garçon qui s'est, un jour, réveillé en disant : « J'ai une boule de prophète dans la gorge, il faut que je prophétise ». Jean-Baptiste ce n'est pas ça.

Jean-Baptiste, c'est un homme qui en a, lui aussi, eu marre. C'était un homme déçu et un homme choqué. Qu'est-ce qu'il a fait Jean-Baptiste ? Il a quitté ce lieu étouffant qu'était Jérusalem; il est sorti de la Terre promise et il s'est mis à la frontière de la Terre promise sur le bord du Jourdain.

Autrement dit, Jean-Baptiste a senti, à un moment, que sa vie et celle des autres était devenue tellement brûlante qu'il est reparti au commencement. Là où tout a commencé. Alors les gens ont entendu parler de ce type-là, ils sont allés le voir. Et quand ils sont arrivés sur les bords du Jourdain, encore une fois ils n'arrivaient pas en procession en ayant préparé les péchés qu'ils allaient confesser, ils venaient crier leur ras-le-bol de la vie. C'était trop lourd, ce n'était vivre, ça. Et alors qu'est-ce qu'ils faisaient en arrivant sur les bords du Jourdain ? Ils plongeaient dans l'eau et quand ils plongeaient dans l'eau, ils sentaient que **le vrai de la vie, c'est une fraîcheur**. C'est comme quand on boit une bonne bière après une longue marche. Ça désaltère, ça fait du bien, mais ce n'est pas simplement physique...il y a quelque chose du vrai de la vie.

Quand on plonge dans un lac de montagne après avoir marché, que ça fait du bien ! Et Jean-Baptiste disait : « Vous voyez, c'est ça le vrai de la vie, alors changez de vie, convertissez-vous et puis ne restez pas ici, rentrez chez vous, mais vivez autrement ».

Jésus se mêle à la foule et, quand il descend dans l'eau du Jourdain avec tous ces gens, il fait, lui aussi, cette expérience du vrai de la vie. Il prend conscience, quand il est dans l'eau du Jourdain, que **sa vie est comme « sourcée »**. Un peu comme le Jourdain coule parce qu'il a une source, Il sent, Il expérimente, Il goûte au fond de Lui que, s'il est là, c'est qu'un Autre veut qu'il vive. Et donc que sa vie est reliée à un Autre.

Il prend conscience qu'il est, comment dire les choses, qu'il est fils. Un fils, ça n'existe pas. Un fils, ça n'existe que par rapport à un père et Il prend conscience qu'il est fils et que Dieu, c'est un Père. Et puis comme Il n'est pas tout seul dans l'eau du Jourdain, Il voit tous ces gens et Il prend conscience que sa vie n'est pas une vie isolée, mais qu'il est « relié », Il prend conscience qu'il est frère. J'ai l'impression que **l'expérience première que Jésus fait au moment de son baptême, c'est cette expérience d'être fils et d'être frère**.

A partir de là, Il ne peut pas ne pas dire ça à d'autres. Il se met en route. Au lieu de repartir à Jérusalem et d'ouvrir une enseigne avec une plaque en cuivre, Il va remonter vers la source. C'est très beau, la géographie biblique. Au lieu de repartir au temple, Il va remonter vers les sources du Jourdain et Il va s'arrêter finalement à Capharnaüm. C'est là qu'il va faire un peu son camp de base.

Quand Il plonge dans l'eau du Jourdain, Il prend conscience que sa vie a quelque chose d'unique. Et il y a cette voix : « *Celui-ci, mon fils bien aimé* ». Cette voix, c'est comme des papillons qu'il a dans le ventre, c'est une voix amoureuse. Ce n'est pas une colombe qui vole, ce sont des papillons qu'il a

dans le ventre... Il sent que sa vie, c'est d'être fils et d'être frère. Et là, Il touche le cœur de l'expérience humaine.

Et c'est à ça qu'il va alors passer son temps, Il va passer des mois et des années à dire cette bonne nouvelle aux hommes et aux femmes qu'il va rencontrer. **Être humain, c'est être fils et être frère, être fille et être sœur.**

Il va sortir, Il va appeler des gens, Il va rencontrer les gens. Et en même temps, comme Il est pleinement humain, je pense qu'à certains moments, Il aura besoin qu'on vienne Lui confirmer ça. Parce qu'il sait bien que la vaine gloire, ça peut exister. Et quand Il pose la question alors à ses disciples « Pour vous qui suis-je, ? », je pense vraiment qu'il est en attente d'être confirmé par ses frères de ce qu'il est dans ses profondeurs.

L'Eglise, c'est quoi ?

Pourquoi est-ce que je vous raconte ça ? Parce que, peut-être dans notre vie, ça vient aussi légitimer l'Église. L'Église, finalement, c'est quoi ? C'est le peuple des hommes, des femmes, qui pressentent que, du côté de Jésus, il y a de l'humanité à recevoir, mais une humanité qui n'est pas horizontale. Parce que quand je dis ça, les gens me rétorquent: « Ah oui, mais attends, à travers ce que tu dis, en fait, tout est horizontal et il n'y a plus de verticalité ». Si: **il y a de la profondeur dans l'humanité !**

Il y a une profondeur dans l'humanité. L'Église, c'est ce peuple d'hommes et de femmes qui cherchent, qui pressentent, qui devinent, qui croient qu'être humain, c'est être fils, fille, frère, sœur. Et on a besoin de s'aider à devenir fils, ou fille, ou frère, ou sœur.

Pour moi, l'Église, en tout cas l'Église que j'aime, c'est cette Église-là. C'est une Église où l'on s'aide à vivre. Madeleine Delbrel disait que « notre vocation première c'est de nous aider à devenir bons, comme les enfants du monde ». C'est ça, **la vocation première de l'Église : nous aider à devenir plus humains...dans la trace de Jésus, en mémoire de Jésus.** Pas dans une mémoire-souvenir, mais dans une mémoire-présence.

Les quatre postures de Jésus

Ce Jésus de Nazareth qui a plongé dans l'eau du baptême, Il ne tient plus en place. Ses déplacements, racontés dans l'Évangile, sont impressionnantes, vraiment impressionnantes.

Mais il y a une constante. Dans tous les textes, dans tous les récits, il y a quatre postures qu'il déploie sans cesse et qui nous disent quelque chose d'un secret d'humanité.

1) Il y a une première chose qui est très nette dans l'Évangile et qui, pour nous, est comme un appel. Quand Il est avec quelqu'un, Jésus, Il est vraiment avec quelqu'un. Quand Il est là, Il est vraiment là. Et je me dis, **être humain** c'est peut-être d'abord ça. **C'est être là.** C'est Madeleine Delbrel qui dit aussi: « Mon Dieu, si vous êtes partout, comment se fait-il que je sois si souvent ailleurs ? » Être là. Il est vrai que ce n'est pas facile d'être là, parce que, quelquefois, on est là, mais on n'est pas vraiment là. On peut être là, et puis être encore un peu ailleurs et enfermé dans le passé. Ou bien, on peut être là et, en même temps, on peut déjà être projeté dans ce qu'il y a à vivre. Quand je célèbre des mariages, je dis toujours aux fiancés: « N'oubliez pas d'être là le jour de votre mariage. Faites

vraiment attention, parce que vous allez vivre des choses qui sont des moments uniques. Quand vous serez à la célébration, ne pensez pas au vin d'honneur qui va suivre. Soyez là ! ».

Je le dis en riant, parce que moi le premier... Quelquefois on est avec des gens et on n'est pas vraiment là. Chez Jésus, ça c'est une constante, quand Il est avec quelqu'un, Il est avec quelqu'un. Allez lire tous les textes, vous allez voir qu'il a une capacité de présence et c'est pour ça que les gens courent derrière lui. Parce qu'ils savent que, quand Il s'arrête, quand Il leur parle ou quand Il les écoute, Il est là. Il est là pour eux. Même si tout le monde rouspète.

En effet, dans l'Evangile, ça rouspète beaucoup. Ça n'a pas été écrit en France, mais tout le monde rouspète dans l'Evangile ! Tout le monde rouspète tout le temps...

Il y a toujours des gens qui rouspètent. Quand Jésus est à Jéricho, vous savez, il y a **l'aveugle de Jéricho** en train de crier : « Jésus, fils de David » et tout le monde lui dit « Mais, tais-toi, on n'a pas que ça à faire ! On a une réunion, on est pressé ». Le seul qui va s'arrêter, c'est Jésus. Et il y a cette rencontre magnifique, où Jésus est en face de cet aveugle qui a bondi. Quand Jésus lui a dit : « Allez confiance, lève-toi », il a sauté, il a laissé son manteau du passé, il a laissé son manteau tomber et il est là, nu, devant Jésus. Et autour tout le monde rouspète, parce qu'on n'a pas que ça à faire.

Ou alors, quand **cette femme arrive au repas, avec son flacon de parfum**. Elle n'a rien à faire là. C'est une histoire d'hommes, ce repas. Cette femme est entrée avec un flacon de parfum, et elle est complètement excessive. Elle tombe devant Jésus, verse le parfum sur ses pieds. Et tout le monde dit : « Oh... qu'est-ce que c'est que ça ? Elle aurait mieux fait de donner ça au pauvre ! ». Tout le monde rouspète, tout le monde grommelle et le seul qui écoute et qui est là pour cette femme, c'est Jésus. Il est intensément là pour elle. C'est une belle leçon d'humanité qu'il nous propose: Il nous apprend à être là.

C'est peut-être une première posture qu'on entend de Lui.

2) Il y a **une deuxième posture**, qui est magnifique, c'est qu'il écoute, tout le temps, l'avis des gens. Ce n'est pas un grand bavard, Lui. **Il écoute, Il donne d'abord la parole aux gens**. Allez voir dans l'Evangile, c'est souvent comme ça. Quand Il croise **les pèlerins d'Emmaüs**, Il ne commence pas par leur dire « Eh, regardez ! » Il ne leur tape pas sur l'épaule pour dire « Eh, coucou, qui c'est ? ». Non, il dit: « Mais de quoi parliez-vous sur la route ? »

Et puis il y a ce **jeune homme riche**, qui arrive essoufflé, parce qu'il a envie de vivre.

C'est un garçon, il est bien ce jeune homme riche, il a fait tout ce qu'il fallait. Il a vraiment tout fait, il étouffait d'ailleurs. En ayant tout fait, il étouffait...

Vraiment, il cherchait la vie. Et Jésus lui dit: « Mais qu'est-ce que tu as déjà fait ? » Et Il explique, Il commence par donner la parole, Il ne donne pas d'abord des solutions, Il donne la parole, Il met en parole. Et ça c'est un signe fort pour nous.

Être humain c'est d'abord donner la parole aux gens.

Moi, je rêve d'une Eglise qui soit là, qui soit vraiment là à la vie des hommes et des femmes d'aujourd'hui, et pas réfugiée dans le passé. Je rêve d'une Eglise qui donne aussi d'abord la parole aux gens.

Aujourd'hui, je n'ai pas encore eu le temps de lire le texte que le Pape Léon vient d'écrire, dans lequel il honore (c'est en tout cas ce que dit La Croix), il honore la théologie de la libération, qui a été tant critiquée. C'est magnifique, parce que une des pointes de la théologie de la libération, c'est qu'on a fait confiance à la parole des gens, on a donné à des pauvres l'occasion de parler de l'Evangile. L'Eglise est belle quand elle donne la parole !

L'Eglise est belle quand elle donne à des hommes et à des femmes la possibilité de balbutier, quitte à ce qu'il y ait des petites erreurs théologiques. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'est-ce qui serait grave ? De balbutier et peut-être de dire quelques petites bêtises ? Ou bien d'être silencieux, muet et d'avaler un truc qu'on a pensé pour nous ? Moi je fais l'option de croire qu'il vaut mieux dire des bêtises que d'avaler des choses qu'on oublie. Et puis, les petites erreurs théologiques, entre nous, vu du ciel, elles ne sont pas bien graves !

Donc, c'est la deuxième posture : Jésus donne la parole aux gens.

3- La troisième posture, qui est constante dans les Evangiles, et qui me parle infiniment d'humanité, c'est la pauvreté de Jésus. Il ne la ramène pas, Jésus...

Quand Il appelle les disciples à partir au-devant de Lui, Il leur dit: « Allez partez, mais partez comme des pauvres. Ce n'est pas la peine d'avoir beaucoup d'argent avec vous, partez ».

Et puis: « Quand vous entrez dans une maison, ne commencez pas à leur faire le caté. Commencez par leur dire: "paix à cette maison, que la paix soit là" . Magnifique parole qui est réservée aux évêques, quand ils ouvrent une célébration: « la paix soit avec vous » !

La première parole de Jésus quand Il apparaît, ressuscité, au soir de Pâques, sa première parole, c'est: « **la paix soit avec vous** ». Il y a quelque chose de pauvre là-dedans.

Et puis, ce Seigneur-là aussi, quand Il appelle les hommes et les femmes à le suivre (parce qu'il appelle aussi des femmes à le suivre...on en parle moins parce que ce n'est pas la mode à cette époque-là, mais il y a bien eu des femmes qui marchaient avec Lui), ce qui est magnifique, c'est que quand Il appelle les gens à le suivre, il fait preuve d'une grande pauvreté, car Il ne sait pas comment les gens vont réagir.

Il fait confiance à l'autre. Cela parle de sa profonde humanité. Il se présente, non pas comme quelqu'un qui a des réponses aux questions des gens, mais **comme quelqu'un qui va faire surgir la vie**.

Quand je prie avec des textes d'Evangile et que je lis qu'il y a des discours de Jésus, moi je ne crois pas que Jésus a fait des discours. Ce n'est pas son genre. Jésus n'a pas fait des discours. Jésus n'est jamais arrivé devant une foule de 5000 personnes avec un discours, avec ses feuillets.. Non, le Seigneur que j'imagine, que je connais, c'est en tout cas comme ça que je Le vois, quand Il rencontre des gens, il y a une foule, parce que ce sont les gens qui viennent à Lui. Ils savent en effet qu'il a une qualité de présence. Quand les gens viennent à lui, Il s'intéresse aux gens. S'Il aperçoit une dame, Il va la voir et lui dit: « Comment ça va, madame ? » Et alors, cette dame raconte son histoire.

Et puis, à un moment, il dit « Bienheureux les miséricordieux ! ». J'ai l'impression que tout ce que le Seigneur dit, et qui est retranscrit par les disciples des années et des années après, tout ce que le Seigneur dit, ce n'est pas sorti d'un catéchisme ou d'un agenda. Quand Il sort du baptême du Jourdain, Jésus n'a pas un agenda pastoral à tenir. Il n'a pas un programme à déployer. Il a une espèce de **confiance dans la profondeur humaine**. Sa passion, c'est d'aller rencontrer les gens, de parler avec eux et de faire sortir le meilleur. Et Il va puiser la parole de Dieu dans la vie des hommes et des femmes. Il souligne la vie, et Il surligne. C'est un surligneur Jésus. Il surligne la vie des gens. Ce qu'il a entendu, Il le propose.

Moi, je rêve d'une Eglise comme ça. Une Eglise qui se met vraiment à l'écoute des hommes et des femmes d'aujourd'hui, et qui souligne la bonté qu'il y a chez les gens. Il y en a marre d'entendre que les gens ne sont plus croyants, qu'on n'a plus la foi. Ce n'est pas vrai. Il y a une bonté chez les hommes et les femmes d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, j'étais avec les aumôniers d'hôpital du diocèse de Lille. On était une quarantaine, et on parlait de ça. Une jeune femme, qui est aumônier depuis peu, a dit: « Moi je suis épataée par la bonté que je vois dans les hôpitaux. Par la bonté. Je pense que nous, notre métier, **notre vocation ou notre mission, c'est d'écouter la bonté qu'il y a dans le cœur des gens et de la souligner, parce que cette bonté, elle est infiniment divine** ». Eh bien, je crois que le Seigneur, c'est précisément ce qu'il fait.

Et puis, ce qui est aussi drôle (car, oui, il y a des choses drôles dans l'Evangile), c'est que Jésus passe tout son temps à table. Il passe un temps fou à table. Une fois, il provoque un peu: « Zachée, descends vite de ton arbre, parce que je vais manger chez toi ». Zachée n'a même pas le temps de se retourner ! Une autre fois, c'est un publicain qui l'invite. Une autre fois encore, c'est à Cana... Il passe son temps à table ! Et j'ai l'impression que c'est parce qu'il a passé trop de temps à table qu'on l'a arrêté. Parce que la table, pour lui, ce n'est pas un lieu alimentaire. La table, c'est une table de pauvreté.

La table, pour Jésus, c'est toujours une table où il y a de la place pour tous. Il y a toujours des « gens pas dans les clous » à la table de Jésus. Et pour lui, la table, c'est la préfiguration du Royaume. Et tout le temps, Il dit... Enfin, Il ne le dit pas comme ça, mais moi j'entends ça dans l'Evangile. « **Allez, si tu as faim, viens..** ». « Si tu as faim, viens... ». Et moi, je rêve d'une Eglise qui puisse dire ça aussi. Et qui n'attende pas que les gens soient « dans les clous ».

Donc, il y a une pauvreté. C'est une troisième posture qui est constante dans l'Évangile. Vous pouvez relire tout l'Évangile avec ces trois premières postures.

4- Et il y en a **une quatrième**, qui est très belle. C'est que, Lui, Il ne retient pas les gens. **Il laisse les gens vivre.** Et pour moi, ça culmine dans un récit qu'on trouve dans l'Évangile de Saint Jean. Qui vraiment me bouleverse.

Vous savez, c'est après la multiplication des pains. Il y avait cinq mille personnes qui avaient eu à manger. Ils avaient vu grand. Et puis, à la fin, Jésus dit à tous les gens (je traduis un peu l'Évangile): « C'était bon ? » Et les gens disent: « Oui, c'était bon ». « Et vous en avez eu assez ? » « Oui, oui, oui, on en a eu assez ». Il restait même douze paniers.

Alors Jésus leur dit: « Je vais vous dire quelque chose, maintenant. Ce pain, ceux qui en mangent, un jour ou l'autre ils vont mourir. Mais moi, je connais un autre pain et celui qui mangera de ce pain, il ne mourra jamais ».

Et les gens lui disent, « Ah !? Mais alors, donne-nous de ce pain-là ! ». Et Jésus leur répond: « Mais... **Je suis le pain de vie** ». A partir de ce moment-là, tout le monde se tire. Tout le monde s'en va. Et il ne reste plus, à côté de Jésus, que les Douze.

Les Douze, ils étaient fiers. Ils étaient fiers parce que c'est eux qui avaient pu distribuer les pains aux gens. On connaissait Jésus, Ils faisaient partie de sa vie, alors ils étaient fiers.

Mais, là, ils se retrouvent pauvres. Parce que tout le monde est parti, c'est comme si eux-mêmes étaient déshabillés de leur gloire...

Il n'y a plus personne. Ils ne sont plus que douze autour de Jésus. Et ils doivent se dire: « Mais peut-être qu'il y va quand même un peu fort. Peut-être qu'il va un peu loin ». On dirait qu'à ce moment-là, ils sont comme pris d'un doute: « Tous ces gens qui sont partis, ils ont eu raison. Parce que dire "Je suis le Pain de Vie"... pour qui se prend-il ? » Et ils ont peut-être envie de partir.

A ce moment-là, il y a alors quelque chose de magnifique, et c'est pour moi la parole la plus bouleversante de l'Évangile. Jésus sent bien que les Douze commencent à vaciller un peu. Et au lieu de leur dire : « Vous avez vu tous ces gens qui sont partis ? Vraiment des malpolis. Ils n'ont même pas

rangé les chaises. Ils n'ont pas rangé la salle. Ils sont partis. Il y a encore des papiers partout ». Au lieu de leur dire: « Vous savez, heureusement que vous êtes là, parce que vous êtes des gens formidables. Et vraiment, je vous félicite. Vous aurez une médaille bientôt. Vous aurez la médaille du mérite diocésain. Vraiment, heureusement que je vous ai ! » Ils s'attendent à ça. Et au lieu de leur dire des choses comme ça, au lieu de les chauffer, Il leur dit une parole bouleversante. Il leur dit : « Vous voulez partir, vous aussi ? » Au lieu de les garder, il leur ouvre la porte. Moi, **je suis bouleversé par cette liberté intérieure de Jésus**, par cette chasteté de Jésus. C'est ça, la chasteté de Jésus. Il ne va pas capter les gens pour Lui, pour en faire son petit groupe. Vous savez, « voilà mes douze. »

Non, non. Il va ouvrir la porte pour qu'ils puissent s'en aller s'ils le veulent. Et alors, il se passe quelque chose de magnifique qui n'est pas écrit dans l'Évangile (mais il faut aussi « lire » ce qui n'est pas écrit dans l'Évangile. Car, oui, c'est très important de « lire » ce qui n'est pas écrit dans l'Évangile). Quand Il leur pose cette question: « Vous voulez partir, vous aussi ? », je crois que, là aussi, ils sont sidérés par cette liberté. Et ils se regardent aussi. Et ils vont chercher, encore une fois, dans le regard des autres, de quoi nourrir une réponse commune. Et c'est alors que Pierre va dire cette parole : « A qui irions-nous Seigneur ? Toi, tu as des paroles de vie intenses, éternelles »

Cette parole de Pierre n'est pas une parole affirmée avec autorité. Pierre, vous le savez, on nous le présente souvent comme le « premier de la classe ». Là, il ne dit pas: « Mais à qui irions-nous, Seigneur ? Tu as les paroles de la vie éternelle ». Non, sa parole est balbutiée, elle est fragile, elle est tâtonnante, mais magnifique. Et quand bien même ils auraient dit: « Seigneur, on va te laisser là », je pense que Jésus aurait préféré les entendre dire: « On s'en va », plutôt que de les voir rester parce qu'il fallait rester. Et ça, c'est bouleversant. C'est bouleversant d'humanité.

Vous êtes parents, pour une grande partie d'entre vous. Vous savez bien que c'est ça, le vrai de la vie. C'est de laisser l'autre exister. **Le vrai amour, c'est de laisser l'autre exister.** Quand même, lorsque l'autre prend des chemins qui ne sont pas nos chemins familiers, par exemple dans le choix d'un métier, c'est magnifique et crucifiant d'être parent. Je n'ai pas d'expérience, mais c'est ça, le vrai amour.

Il y a **une liberté intérieure chez Jésus**. Il ne capte pas les choses.

Ces quatre postures donnent vraiment de l'humanité à cet homme-là !

L'Eglise que j'aime

Et moi, j'aime l'Église, quand elle essaie de vivre un peu dans cette trace-là, d'être vraiment là, de vivre à l'écoute, de donner la parole, de vivre simplement. Et puis, de ne pas garder.

J'ai relu, pour mes 40 ans d'ordination, j'ai relu le texte que j'avais choisi quand j'étais à Dunkerque. J'ai passé dix ans à Dunkerque. J'avais choisi comme Evangile, pour mon ordination, le récit de la pêche. Jésus dit à Pierre : « Avance en eau profonde et tu deviendras un pêcheur d'hommes ». Pendant des années, vraiment des années, jusqu'à ce que j'ai été à Clerlande, j'ai pensé que mon travail de prêtre, c'était d'être pêcheur d'hommes. D'aller attraper les poissons dans mes filets et de les ramener dans une conserverie. Vraiment, j'ai pensé ça pendant des années. Et j'ai compris, j'ai cru comprendre que la pêche à laquelle il m'invite, c'est vraiment être pêcheur d'hommes.

Mais c'est repérer les hommes et les femmes qui sont emprisonnés dans des filets. Il y a tellement d'hommes et de femmes qui sont emprisonnés dans les filets de la culpabilité, de la pauvreté, du désamour, de la solitude. Il y a tellement de gens qui sont prisonniers de ces filets-là. Moi, j'ai l'impression que la pêche à laquelle Il nous demande de travailler, c'est une pêche inversée. C'est

d'aller chercher les gens qui sont dans les filets et de couper les filets, pour que les gens puissent retourner en eau vive. Et vraiment l'Eglise qui me plaît, c'est une Eglise qui coupe les filets.

J'ai une amie qui est potière. Je lui avais expliqué ça. Elle m'a fait une poterie. C'est magnifique. Une grande poterie avec plein de poissons dedans. Et il y a un petit bonhomme assis sur le bord du bol: il attrape les poissons et il les jette comme ça. J'ai vraiment l'impression que l'Eglise, elle est belle quand elle libère les gens, et pas quand elle les ramène à ses affaires.

En tout cas, c'est l'Eglise que j'aime, que j'essaie de vivre.

Une Foi Bohème

Dans ce livre qui sort ces jours-ci, j'explique un peu cette histoire de la solitude, d'un Dieu qu'on ne saura jamais nommer.

Mais j'essaie de dire aussi que c'est ce Jésus qui me passionne. Et j'essaie aussi de retirer de l'Evangile, d'en faire ressortir, certains mots. **Jésus a des mots qui font vivre.** Vous connaissez le poème d'Éluard: *Il y a des mots qui font vivre*. On apprend ça en CM2 aux enfants.

Je crois qu'être disciple, c'est s'inscrire un peu dans cette trace-là : vivre avec d'autres, ne pas faire cette recherche tout seul, ne pas balbutier tout seul, mais balbutier ensemble; et puis, pour vivre, avoir quelques gestes reliants. Et je pense que les sacrements sont des gestes reliants : le baptême comme un geste reliant et l'eucharistie comme un geste reliant, mais sûrement pas un geste magique.

Et je pense qu'une des choses qui me touche aussi beaucoup dans l'Evangile, c'est que Jésus nous sort du merveilleux. Il nous sort du merveilleux.

Je pense qu'on peut lire les Evangiles de manière un peu différente. Et ça, on n'y est pas habitué. Et moi, ça m'attriste profondément.

En effet, dans l'Église, on est à peu près tous d'accord aujourd'hui pour dire que, oui, certains récits de l'Ancien Testament sont un peu symboliques. Par exemple, le récit du passage de la sortie d'Égypte, la mer qui s'est ouverte en deux, on sait bien que c'est un récit symbolique. Théologique, mais symbolique aussi. On n'est pas gêné. Ou le buisson ardent, on est d'accord aussi pour dire qu'un buisson qui brûle sans se consumer, il s'agit d'un langage poétique, on n'est pas gêné pour dire ça.

Mais dès qu'on arrive au Nouveau Testament, là tout est figé. Il ne faut surtout pas supposer qu'un miracle n'ait pas eu lieu exactement de façon historique. Dès qu'on dit ça, alors on nous dit: « Mais tu ne crois pas, alors qu'il y a une vérité ». Pourtant, je crois profondément qu'il y a une vérité dans tous les récits de l'Évangile, mais une vérité qui n'est pas toujours historique, qui s'appuie sûrement sur des faits, mais qui n'est pas forcément à prendre au pied de la lettre. Et alors j'essaie de dire, dans ce livre, qu'il y a quelques textes qu'on peut relire un petit peu autrement. Par exemple, le récit de la résurrection de Lazare... Ca ne me gêne pas que quelqu'un dise : « Oui ça s'est passé comme ça », si quelqu'un est à l'aise avec ça. Mais moi, j'ai du mal avec ça, alors je risque des interprétations un peu différentes.

Mais, là aussi, il s'agit de balbutier, personne ne m'a demandé d'écrire un catéchisme, et donc je n'écris pas un catéchisme, j'écris une parole d'homme déshabillé...

Voilà ce que je voulais vous partager. Merci !